

justement « parce qu'elles ont une autre attitude dans la sexualité », remarque Mme Lamizana.

Il y a une seconde raison à l'excision, aussi importante aux yeux des femmes : la crainte que le clitoris puisse « tuer l'enfant » s'il touche sa tête lors de l'accouchement. Mme Nebié raconte qu'il n'y a pas longtemps une femme de trente ans, qui avait accouché successivement de quatre enfants mort-nés, est venue la supplier de l'exciser : elle était persuadée que son clitoris tuait ses bébés. Signe cependant d'un renversement d'attitude, le maréchal des logis Sanon a été appelé dans un village parce qu'une femme avait été excisée à quatre ou cinq mois de grossesse : cette fois, des voisins craignaient que l'excision ne provoque la mort de l'enfant. Mais que dire de cette infirmière de Ouagadougou qui, n'arrivant pas à concevoir malgré un traitement moderne contre la stérilité, se fait exciser en dernier recours, à trente ans passés... et tombe enceinte ? « Il sera très difficile de la convaincre, soupire le docteur Akotionga, que c'est une simple coïncidence. »

Une coïncidence ? Ou la preuve que, dans la plupart des sociétés humaines, le corps est soumis à un « marquage symbolique » qui l'influence secrètement et signe l'appartenance à une communauté. Il n'est pas facile d'y renoncer, même pour se sentir plus libre. Les patriarches de Sissamba admettent que certaines coutumes qui avaient jadis force de loi, comme les scarifications faciales, sont tombées en désuétude : « Si la coutume a évolué sur ces points, elle peut changer aussi sur l'excision. »

Mais cela demandera plus de temps, parce que l'excision touche cette ultime frontière inscrite en chacun : celle d'une identité sexuelle fragile dans un monde mouvant où les femmes s'affirment davantage, et où les hommes, parfois, se sentent menacés. Ne voit-on pas de brillantes étudiantes de Ouagadougou refuser de faire un troisième cycle pour ne pas intimider les époux potentiels ?

L'excision n'est donc pas seulement la survivance d'un mode de pensée « archaïque ». Elle est aussi une réponse, violente et illusoire, à des questions conflictuelles suscitées par le monde moderne : comment contrôler la sexualité de nos enfants ? quel équilibre désormais entre hommes et femmes ? entre individu et communauté ? Les habitants du Yatenga ne vivent pas en vase clos. Beaucoup ont voyagé, dans leur pays ou en Afrique de l'Ouest. Ils sont souvent conscients de la relativité des coutumes, comparent volontiers les différents systèmes de mariage, de dot, de filiation.

Mais ils vivent aussi dans un univers où les décrets de la terre et du ciel pèsent bien plus lourd que ceux de l'Etat. Où l'on attend avec anxiété le retour des pluies. Où l'on se demande comment échapper à la disette lorsque, comme cet hiver, les récoltes étaient maigres. Et où rien n'est plus important que de mettre des enfants au monde, puis de les maintenir en vie, afin que ne se rompe jamais le fil qui relie aux ancêtres.

(1) On distingue plusieurs formes d'excision. L'infibulation, pratiquée surtout dans la corne de l'Afrique, impose aussi la suppression des grandes lèvres et la fermeture presque complète de la vulve, « cousue » avec des épines.

(2) Documentaire du Comité interafricain contre les mutilations sexuelles.